

23 Mai 2018 – Conférence de M. Thierry Zimmer sur

## **Ludovic Lepic**

*Égyptologue, ancien andrésien, spécialiste incontesté de Ludovic Lepic, conservateur général du patrimoine, auteur d'un livre sur Ludovic, M. Zimmer nous fait partager ses connaissances.*

Mon intérêt pour Ludovic Lepic est passé par l'Égypte et l'égyptologie : en effet, en 1881 Ludovic Lepic est nommé peintre de la Marine. A ce titre, il accompagne une expédition hydrologique qui est à l'époque dirigée par un membre collatéral de sa famille, le comte De La Motte. Il restera six mois en Égypte et laissera un récit, « La dernière Égypte », sur lequel je suis tombé au cours de la rédaction de mon doctorat en égyptologie, qui avait comme sujet les nécropoles orientales du Nil. Son récit m'intéressait parce-qu'il décrit des sites qu'il est le dernier à avoir vu intacts. Il les visite en 1882, juste avant le bombardement d'Alexandrie par les anglais : il est le dernier à avoir vu des sites qui disparaîtront totalement, comme la caverne des crocodiles de Maazda qui sera détruite lors des événements qui ont porté Ahmed Urabi au pouvoir.

Je lis ce récit, je m'intéresse au personnage, et tout à coup je réalise que la résidence à côté de celle de mes parents s'appelle résidence Lepic ! Je pars donc à la recherche de la famille Lepic par une boucle qui n'était pas du tout celle d'Andrésy comme cœur de travail. Je ne doute pas que des membres du CHA pourront compléter mon approche. Je travaille sur l'artiste depuis 1982 : je vais vous parler de l'artiste et de sa famille.

La famille Lepic a modelé tout Andrésy, entre autres le long de la Seine. J'utilise beaucoup les travaux de Roselyne Bussière, auteur de l'ouvrage « Un belvédère en Yvelines » ; les nombreux échanges que j'ai eus avec elle ont permis d'affiner mes connaissances.

En 1702 la ferme seigneuriale du chapitre, dite ferme du Moussel fait partie, depuis le IX<sup>e</sup> siècle, des possessions du Chapitre de Notre Dame de Paris mais le château principal, - manoir et maison seigneuriale du fief d'Andrésy - appartenait alors à la famille De L'Isle. On sait que dans cette partie il y avait un auditoire.

Nous avons sur cette carte le vestige du pigeonnier de la tour du manoir, qui se trouve actuellement dans la nouvelle résidence rue d'Eylau. En 1680, les héritiers de Joachim De L'Isle vendent cette ferme seigneuriale au Chapitre, qui va la garder jusqu'à la révolution. C'est bien là que se trouvait le siège de la seigneurie, puisqu'en 1748 il est fait mention de la construction d'un auditoire dans l'enceinte de la ferme. Ce qu'on appelait la ferme se trouve ici sur le plan, avec tout de même des ambiguïtés sur lesquelles je reviendrai. Le plan général est connu par celui de 1702 que voici. La tourelle du bâtiment long, que nous voyons, fortement restauré, dans la résidence, n'apparaît pas encore. Nous sommes ici sur un bâtiment complètement carré. Le potager (qui se trouve ici et qui deviendra, à un moment donné, le jardin anglais) y figure déjà, avec un dénivelé que nous pourrons constater sur les plans ultérieurs. Nous possédons ensuite un plan de 1731 qui est beaucoup plus précis. Il nous montre cette fois-ci le bâtiment long avec sa tourelle, les bâtiments de la ferme avec les

bâtiments d'entrée (ici sur le plan) qui accueillait les cuisines, des logements, le potager (qui deviendra jardin anglais) deux bergeries ainsi que d'autres bâtiments. Le plan suivant, annoté, vers 1770, est très précieux parce-que nous voyons que le pigeonnier possédait un escalier, ce qui est rare. Nous sommes bien ici dans une bergerie et dans la partie qui était habitée, peut-être par des domestiques, avec cuisine, salle, pressoir, grange à avoine et grange à blé. On est dans une ferme, mais on ne sait pas vraiment où est la maison domaniale. L'ensemble de cette ferme était exploité par le fermier Thomassin jusqu'à la révolution. Elle a été vendue comme bien national en vendémiaire an IV, c'est-à-dire en octobre 1795 à Jean-Louis Durup-Baleine, chef de bureau du département de la Seine. Il la revend immédiatement à Jean Despréau en décembre 1795, suite certainement à une manipulation purement financière. Ce dernier la revend à Pierre-Joseph Geoffroy, négociant patenté, qui l'achète le 30 germinal an V, le 19 avril 1797. Pour cela il doit faire un gros emprunt (de près de 80.000 francs) à un entrepreneur d'équipages d'artillerie qui résidait à Maurecourt.

Le 19 avril 1809 Louis Lepic épouse à Maurecourt Joséphine-Félicité Geoffroy, fille du sieur Pierre Geoffroy, née en 1790. On pense que la famille Geoffroy s'est enrichie par le rachat de biens nationaux et dispose d'une fortune considérable. Le mariage est assez curieux. Que faisait Louis Lepic à Andrésy, lui qui était originaire de Picardie, puis avait vécu à Montpellier, et avait ensuite parcouru tous les champs de bataille de l'Empire ? Il s'était particulièrement illustré à Eylau où il avait été blessé à la tête de sept coups de sabre. Des légendes vont courir assez tôt (au XIX siècle) : on va supposer que Bonaparte, qui était avec lui sur la plaine d'Achères, lui aurait dit qu'il allait lui donner toutes ces terres s'il épousait la fille de Maurecourt que Bonaparte avait lui-même «visée» auparavant. Tout ceci relève bien sûr de la légende et n'est connu que par une petite plaquette sur Andrésy éditée à Clichy dans les années cinquante, non datée, reprise dans un bulletin de votre association dans les années quatre-vingt. Tout ce que l'on peut dire est que la légende remonterait à la fin de la révolution. Toutefois, si on regarde bien la date de naissance de la jeune fille, 1790, et la date du mariage, on peut s'étonner que l'empereur, quelle que fut sa verdeur, ait voulu ainsi réparer quelque chose qui est difficilement réparable. Tout aussi fallacieuse est la possibilité que l'empereur l'ait dotée ex-nihilo de ces terres. Nous n'avons donc pas d'idées sur la nature de ses premières relations avec sa future épouse. Il n'en reste quand même que, pour les très grands militaires, comme Louis Lepic, l'autorisation de mariage est donnée par l'empereur. En l'occurrence, le contrat de mariage lui-même est contresigné par l'empereur, cosigné par le roi et la reine de Naples, ce qui est assez logique parce-qu'il avait servi sous les ordres de Murat, et par Cambacérès. Ceci est beaucoup plus exceptionnel que le simple fait d'avoir une autorisation impériale pour se marier.

D'après le contrat de mariage, Louis Lepic résidait déjà à Maurecourt, alors qu'il était logé à l'école militaire de Paris ; il apporte un revenu de 30.000 francs de son domaine en Westphalie, qui lui a été donné après Eylau, 27.000 francs en équipements et une somme de 75.000 francs en argent comptant et créances.

Son épouse, quant à elle, apporte une fortune importante, constituée par une trousseau

de 25.000 francs et une rente perpétuelle de 10.000 francs, au capital garanti de 230.000 francs, en francs or, ce qui est extrêmement considérable.

Louis Lepic va résider très fréquemment en ses terres d'Andrésey et de Maurecourt. Il ne semble pas que son épouse l'ait accompagné dans les camps, ça se faisait rarement à l'époque, et tous les enfants sont nés à Andrésey ou à Maurecourt : ainsi Louis Joseph Napoléon - le père de Ludovic - le 5 août 1810, puis Antoine Joachim Hippolyte l'année suivante à Maurecourt. Au début du mois de novembre 1813 Lepic est atteint d'une grave crise de rhumatismes compliquée d'une attaque de goutte qui vont le clouer au lit à Metz, où il était en garnison, puis dans sa propriété d'Andrésey, du 7 février au 11 mars 1814.

Pendant les Cent Jours Louis Lepic se retire dans ses terres de Maurecourt. Il a fait allégeance à Louis XVIII, qui l'a fait comte. Au moment du retour de l'Empereur il est un peu en délicatesse avec celui-ci. Il essaie de rentrer en grâce auprès de Napoléon par l'intermédiaire de son camarade de camp et de bataille Soult, le maréchal duc de Dalmatie. Il réussit à voir l'Empereur qui le nomme dans l'armée du Nord, mais il se retire à nouveau dans ses terres, n'ayant aucune envie, à son âge, de reprendre du service pour une bataille qu'il jugeait perdue d'avance.

S'étant quelque peu réconcilié avec l'Empereur, ce fut encore plus douloureux quand Louis XVIII revint. Effectivement son retournement, moins visible que celui du maréchal Ney, ne fut néanmoins pas apprécié par le nouveau souverain, qui le mit à la retraite d'office le 1er janvier 1816 à l'âge de cinquante ans, après 33 ans, 8 mois et 13 jours de service. Il se retire à Maurecourt dès le 1er janvier, comme il le précise dans une lettre qu'il adresse à Soult, duc de Dalmatie.

Depuis lors ce militaire glorieux va devenir un propriétaire terrien. Il devient maire de Maurecourt le 24 avril 1824, la même année où décède, peu de temps après, son beau-père Pierre Geoffroy. Ce décès fait de la comtesse Lepic l'héritière de la ferme seigneuriale dont nous parlions tout-à-l'heure. Il va se consacrer à sa famille, à l'éducation de ses cinq garçons, un sixième étant décédé à la naissance. Personnalité locale et gloire nationale, il va mourir aimé et respecté de ses administrés le 7 janvier 1827 à Andrésey.

Je vous présente ici une gravure que vous ne connaissez pas, le premier grand fait d'armes de Lepic : la bataille de Pastrengo, près de Vérone, une lithographie assez rare qui est conservée dans la famille collatérale, descendant du frère de Louis Lepic. Également un médaillon le représentant jeune, comme on le voit rarement : les autres portraits que nous possédons de lui sont un peu plus tardifs, puisqu'il porte déjà la légion d'honneur et ses décorations.

Parmi ses fils l'aîné, Louis Joseph Napoléon Lepic va être très lié à Andrésey jusqu'en 1853. Sans en avoir la certitude, je pense que tous les fils ont fait leurs études à Andrésey avant de partir au lycée Condorcet – alors lycée Bonaparte - à Paris, près de la gare Saint Lazare. Il vient d'avoir dix-huit ans à la mort de son père ; il est le chef de famille. Sa mère est toujours vivante et ne vit que dans le souvenir de son mari. Elle va d'ailleurs batailler avec le ministère de la guerre pour faire inscrire le nom de

Louis Lepic sur l'Arc de Triomphe. C'est une très forte femme. Quoique très fortunée, elle va essayer de faire obtenir beaucoup d'avantages à ses enfants, des bourses, des dotations. Elle va avoir une correspondance importante avec tous les ministres de l'armée qui vont se succéder, particulièrement avec Soult dont elle n'arrête pas de rappeler qu'il était un des compagnons de son époux, qui avait lui aussi rejoint le côté royaliste après les Cent Jours.

Louis Joseph Napoléon va terminer ses études au collège de La Flèche. Il a une santé très fragile lorsqu'il rentre dans la cavalerie, vers 18, 20 ans.

On sait que, dès 1828, il va demander un congé en raison des assauts répétés d'une maladie dont il aurait souffert depuis sa naissance, l'aphonie. Il va rester presque un an aphone, alité dans la propriété familiale d'Andrézy, ce qui va l'empêcher de passer les examens de sortie de l'école. La lettre de radiation de l'école en date du 8 juillet 1828 va nous apprendre que le jeune homme avait passé depuis le mois de mars 57 jours à l'infirmerie et que sa mère avait alors préféré qu'il rentre chez lui à Andrézy pour y être soigné. Il est bien certain qu'il est chez lui ; sa mère date toutes ses lettres de la ferme d'Andrézy. La famille vit donc réellement à Andrézy. Dans quel bâtiment ? En tout cas dans ce qu'on appelle, toujours, la Ferme.

Sa convalescence achevée, il est admis à Saint Cyr le 20 novembre 1829 et nommé sous-lieutenant. Il est affecté comme élève de l'école de cavalerie de Saumur le 25 octobre 1831. Il n'y mettra jamais les pieds, car il a été victime d'une fracture à la cuisse – chute de cheval – dès le 8 novembre suivant. Il restera en congé de maladie à Andrézy pendant plus d'un an, jusqu'au 30 décembre 1832. Donc, non seulement sa mère se trouve à Andrézy avec ses plus jeunes frères, mais lui-même y fait de fréquents séjours de convalescence.

J'avance un peu dans le temps, car effectivement nous avons sur ce plan l'avenue d'Eylau, l'ancien bâtiment avec la tour d'escalier, dit bergerie, et nous trouvons en face le château Lepic, aujourd'hui divisé en deux, dont on sait qu'en 1863 il sera le lieu de résidence de Louis Joseph Napoléon. La correspondance de cette période parle toujours de la Ferme d'Andrézy, mais nous ne savons pas quel est le lieu précis où la famille réside réellement.

Le 19 mars 1838 Louis Joseph Napoléon Lepic va épouser à Paris, dans la mairie du 1er arrondissement, Louise Pascaline Antoinette Aglaé Faure, qui est la fille d'un négociant en vin originaire de Saint-Péray. Le 17 décembre 1839 va naître le seul enfant du couple, Ludovic Napoléon. Voici une photo de Ludovic avec sa mère, vers l'âge de 19 ans. On pense que Louis Joseph a connu son épouse lorsqu'il était en garnison en Ardèche. En effet, à plusieurs reprises sa mère demande des passe-droits pour qu'il puisse y retourner : à ce moment-là il devait faire la cour à sa future épouse. Aglaé Faure apporte une grande étendue de terres, très riches ; parmi elles des vignes et le château de Crussols. À cette époque la famille est donc très à l'aise. En outre, dès le 9 février 1849 Louis Joseph devient officier d'ordonnance de Louis Napoléon Bonaparte, qui n'est pas encore Napoléon III mais qui ne va pas tarder à le devenir. Les deux hommes sont très proches ; on en a différentes preuves, entre autres la carrière rapide de Louis Joseph qui va devenir très rapidement général de brigade. Il va se lancer en politique aux côtés de Louis Napoléon Bonaparte et il se présente

aux élections législatives de 1849 sous les couleurs du parti conservateur. Sa profession de foi du 3 juin est par ailleurs datée d'Andrézy, ainsi que toutes les affiches qu'on possède demandant qu'on vote pour lui. Il devient député de Seine et Oise et le restera jusqu'au 30 novembre 1851.

Qu'advient-il du jeune Ludovic pendant ce temps-là ? On ne sait pas grand-chose, si ce n'est les «interviews» que Ludovic donnera à des journalistes spécialistes de questions artistiques et d'art contemporain au cours de sa courte carrière (il meurt à cinquante ans). On sait qu'il dût sans doute faire ses premières classes à Andrézy et que sa grand-mère fut la figure dominante de sa jeunesse. Elle fut également un grand frein à sa précoce vocation d'artiste. En effet, comme je vous l'ai dit, Félicité Geoffroy est une très forte femme, qui ne s'en laisse pas compter. Elle est assez pingre : on le voit dans les différents échanges où elle essaye de grappiller tout ce qu'elle peut alors qu'elle est extrêmement riche. Trois points très importants vont donc marquer Ludovic pour la vie : une grande aisance financière, qui ne lui a jamais permis de comprendre ce qu'était l'économie et de savoir gérer un budget; la présence d'une grand-mère autoritaire, et assez pingre sans doute ; une vocation très précoce pour les beaux-arts. On dit même qu'à six ans il dessinait des batailles de son grand-père : tout le monde était un peu embêté par son amour pour le dessin puisque la famille souhaitait qu'il devienne militaire, comme papa, comme tonton, le grand-père, l'arrière grand-oncle... ce qui n'était absolument pas sa vocation. Il a été très proche de sa mère, très tôt et tout le temps. Sa mère a été très importante pour lui, elle l'a certainement poussé dans cette voie. En outre son père, Louis Joseph, est un grand collectionneur, ainsi qu'en témoigne la vente de ses possessions en 1875, après sa mort. Il était ami de beaucoup d'artistes importants de l'époque, dont le baron Wappers, le peintre du roi des Belges, Charles Verlat, peintre animalier, Louis Jadin, peintre de la vénerie impériale.

C'est un homme de culture, de goût : il collectionne énormément. Le petit Ludovic vit au milieu de toutes ces collections, qui encombrant certainement la propriété d'Andrézy, le château du Faÿ ainsi que l'appartement du Louvre.

La liste des possessions des Lepic à l'époque est significative : ils possèdent une maison, sise à Maurecourt, sur un terrain d'un hectare, deux ares, quatorze centiares ; une propriété à Andrézy, (acquise comme bien national par Pierre Geoffroy), où se trouve une ancienne abbaye et où furent érigés plusieurs nouveaux bâtiments dont une maison bourgeoise. La ferme d'Andrézy de trois hectares et six ares de superficie ; 107 hectares, 70 ares de bois et de terres labourables sur Triel, Andrézy et Maurecourt, hypothéqués pour garantir le capital de la rente perpétuelle de Joséphine Félicité dont je vous ai parlé tout-à-l'heure. Une considérable fortune monétaire, si on en croit la dot stipulée au contrat de mariage et les possessions de Louis Lepic, à laquelle est venu s'ajouter à la mort de Félicité Geoffroy tout son patrimoine. C'est effectivement Louis Joseph Napoléon, chef de famille, fils aîné qui est propriétaire de cet ensemble.

Cette fortune considérable vient s'augmenter en 1853 du château du Faÿ, situé sur le territoire de la commune d'Andrézy, tout près de Maurecourt. Louis Joseph Napoléon

Lepic le rachète à M. de Sainte-Marie, ancien colonel des Gardes du Roi, qui en était le propriétaire depuis 1824. Mais ce domaine est sans doute trop lourd à gérer puisque dès 1860 la famille cherche à le revendre, comme nous apprend un petit texte de Gustave Roy qui va racheter la propriété en 1861. Ce fut une très bonne opération financière pour la famille, et donc cet accroissement de la fortune fait que le jeune Ludovic est un très grand privilégié : il possède son atelier au Louvre dès ses seize ans, et il va y inviter tous les impressionnistes qui étaient avec lui auprès de Charles Gleyre. Y passeront Frédéric Bazille, Claude Monet avec lequel il ne gardera pas beaucoup de relations ou Renoir, qui viendront visiter leur camarade dans son atelier. Deux petits dessins conservés à Andrésy sont extrêmement intéressants : ce sont les premiers que nous connaissons de Ludovic ; il devait avoir à l'époque seize ou dix-sept ans. Le personnage de gauche sur le premier croquis est vraisemblablement son père, avec la moustache et la barbe à la Napoléon III bien reconnaissable. Il est en train de bourrer une pipe à la main. De l'autre côté il y a un chien. Les chiens seront un des grands amours de Ludovic Lepic, qui va les représenter et les graver : ils l'accompagneront pendant toute sa vie, jusqu'à ses derniers moments. Il possède à Andrésy un chenil avec des chiens de chasse, et il est membre de toutes les associations parisiennes de promotion des races canines.

Ces deux petits dessins sont le témoignage du travail de Ludovic. Il dédicace celui de 1856 à sa grand-mère, un peu comme s'il voulait lui dire : « Voilà ce que je sais faire, il faut me laisser aller vers les métiers des arts et non vers celui des armes. » Très fréquemment, dans les interviews de 1870 à 1880 il redit qu'on l'a beaucoup freiné dans sa vocation d'artiste. Il en rajoute peut-être un petit peu pour le côté « artiste non aidé », mais je pense que ça a dû être très compliqué pour lui.

A l'époque donc, dans toutes les correspondances de Louis Joseph Napoléon et de Ludovic on parle encore des bâtiments de la Ferme ou du Château, mais dans l'inventaire après décès de sa grand-mère, après Ferme d'Andrésy, le mot Château est rayé. Cela pose un problème, parce qu'on est certain que ce bâtiment, que vous connaissez tous et qui donne sur la rue d'Eylau, est présent en 1863 et que de grands agrandissements sont faits par Louis Joseph en 1864. Mais quand est-ce que ces bâtiments ont été érigés sur l'ancienne grange à avoine, sur les parties les plus proches de la Seine ? On n'en sait rien du tout. On ne sait pas si cette « maison de notable », décrite dans la succession de la comtesse, est bien celle que nous voyons à l'heure actuelle, puisque dans ce dernier document on parle « d'une maison d'habitation dite Château, (le mot château est barré), ferme d'Andrésy, et les bâtiments de la ferme d'Andrésy, potager, terrain et parc anglais. » La propriété s'étend de la route qui longe la Seine au chemin des Coutures, et du parc à la rue du Moussel. C'est-à-dire qu'en 1863 la propriété n'est pas encore divisée et de grands travaux, agrandissements et autres, sont faits par Louis Joseph Napoléon Lepic en 1864 pour des sommes considérables.

Et le bâtiment en long ? Vous trouvez ici le bâtiment, tel qu'il se présentait encore en 1980, avec les vestiges du parc anglais, devant, le bâtiment arrière avec sa terrasse un peu « troubadour » et la fameuse tourelle avec escalier, qui subsiste dans la résidence

du Manoir. Le voici pris d'un peu plus près. Si l'on en croit les plans, il s'agirait peut-être d'une bergerie avec un pigeonnier sur le côté. Voici une photo de l'intérieur, à l'époque, avec des boiseries et une cheminée portant des armes qui ne sont pas celles des Lepic et des sculptures de grande qualité. Voici également une carte postale qui donne vers le Moussel, avec une vue telle qu'elle se présentait au début du siècle.

Selon le plan annoté de 1894, on a encore la laiterie, la maison du jardinier, le pigeonnier, les serres, la maison du Général. Le bruit courait que six sapins avaient été plantés par le Général Lepic pour rappeler la disposition des divisions françaises à Eylau. Roselyne Bussière pense que tout l'aménagement intérieur du bâtiment, que je vous ai montré, daterait du début du XX siècle. Je suis un peu dubitatif, parce que toutes les ouvertures qu'on trouve, la grande porte haute, la porte sur le côté, un peu plus large, ainsi que la petite porte ressemblent très fortement à ce qu'on trouve sur les plans anciens. Il y a là un problème : on n'est pas en mesure de situer exactement l'emplacement de la résidence principale. Seule subsiste à l'heure actuelle la tour d'escalier, dite colombier, et on sait peu de choses sur ce manoir néo-gothique construit à l'emplacement de la bergerie et d'un escalier de la ferme seigneuriale. Le parc anglais, qui se trouve derrière, était à un moment donné un potager. On voit des petits escaliers qui se trouvaient ici sur les plans du XVIIIe. Difficile d'être plus précis. Les photos du manoir néo-gothique ont été prises en 1981, peu de temps avant sa démolition en 1985 et j'aimerais retrouver d'autres photos qui permettraient d'avancer sur ce sujet.

On sait juste que le manoir gothique a subi des restaurations importantes entre 1916 et 1918, ce qui paraît curieux pour un bâtiment qui avait été construit seize ans auparavant. Autre question pour le moment sans réponse.

Selon les matrices cadastrales, Ludovic Napoléon Lepic, fils du comte, est propriétaire de la ferme du Moussel en 1865 et du château en 1867. Voici un portrait de lui à 25 ans environ, photo du photographe Richebourg prise en studio. Il louera à bail la propriété, dont la ferme du Moussel et le château, à M. Bernard, en se réservant un petit pavillon et un atelier, connu aujourd'hui sous le nom de la Maison Rose. Le jeune Ludovic à l'époque ne semble plus guère fréquenter Andrésy. Il habite au Louvre.

Une récente exposition au musée des Antiquités Nationales, à Saint Germain-en-Laye, montre tout le travail qu'il a pu faire, extrêmement novateur, aussi bien sur l'archéologie expérimentale que sur les premiers essais de représentation picturale archéologique du monde préhistorique. Cette exposition a aussi mis en évidence le fait que Ludovic va tout traiter depuis son atelier du Louvre, à Paris. Les lettres de Ludovic au Musée des Antiquités Nationales (MAN), entre 1869 et 1872, ont été retrouvées dans les archives il y a deux ans, et elles sont toutes datées du Louvre. Donc, lorsqu'il travaille à ses emmanchements de hache et à ses dessins, c'est bien dans son atelier du Louvre qu'il le fait. Il va présenter son travail à Napoléon III, qui était passionné d'archéologie, et les relations qu'il va avoir avec les responsables du MAN auront lieu à Paris. Il a également taillé des barques préhistoriques, qu'il a donné au MAN mais que les responsables actuels n'ont pas retrouvées, bien qu'elles

apparaissent sur les registres d'entrée. Ce qui est très intéressant est que l'emmanchement des haches a été fait avec de vraies haches préhistoriques que le directeur du musée lui prêtait et qu'il emmanchait. Il les présentait ensuite à diverses sociétés d'anthropologie et il les faisait essayer à ses camarades artistes sur divers morceaux de bois. Lui-même construira quatre pirogues, dont nous avons malheureusement perdu la trace. Les pirogues ont peut-être été taillées à Andrésy, vu leurs dimensions.

Le premier tableau connu de Ludovic, qui date de 1859, est encore conservé à Andrésy. Ses œuvres de jeunesse demeurent à Andrésy, jusqu'en 1867-1869. C'est une période où il est très présent : on va retrouver la cheminée de son premier tableau dans d'autres œuvres, ainsi que des animaux, chien, chat, singe, dans des compositions qui rappellent les compositions hollandaises de l'époque.

Un autre tableau très connu, dont j'ai pu retrouver la signature, est le « Saint Michel terrassant le démon », copie d'un tableau de Guido Reni, sa seule œuvre religieuse connue, qu'on peut dater de l'année 1869. Il est lié aux dons faits par sa mère et sa grand-mère à l'église d'Andrésy.

Est-ce à Andrésy que son ami Degas, qu'il connaît depuis 1870 va le représenter avec ses deux filles ? On est dans un contexte campagnard ; les deux amis sont très proches, ils vont se fréquenter jusqu'à la mort de Ludovic. Degas est issu du même milieu, il l'apprécie beaucoup, contrairement à d'autres impressionnistes qui le considèrent comme un petit maître, voire qui le haïssent cordialement, comme Monet. Degas le représente donc plusieurs fois ; le tableau le plus connu est « Ludovic Lepic et ses filles sur la place de la Concorde » (elles sont trois à ce moment-là). Ludovic va apprendre à Degas à faire des monotypes ; le premier monotype de Degas, « Le maître de ballet » est signé des deux artistes.

Ludovic va peu représenter Andrésy ; je ne connais que deux tableaux : une « Vue d'Andrésy au XII siècle », dont on ignore où elle se trouve, et cette vue prise aux environs d'Andrésy qui figurait dans l'exposition de 1883 qu'il avait organisée, avec James Tissot, à son retour d'Egypte.

Un détail curieux : Ludovic utilise la signature Lepic, le nom de la famille, jusqu'en 1879, Après il signe Le Pic ! A la même époque Degas, dont le vrai nom est De Gas, se met à signer Degas... J'ai toujours soupçonné qu'il y avait une certaine complicité dans ce changement de signatures, qui à priori n'avait pas de grandes raisons d'être fait !

Dans le tableau sur Andrésy on trouve donc une barque, thème habituel de Ludovic. Nous sommes après 1879, au moment où Ludovic change de vie : il va devenir le peintre de Berck. A partir de cette époque il est six mois à Berck, six mois à Paris. De temps en temps à Andrésy, sans doute, comme en témoigne le tableau, de 1879 ou 1880.

En 1878, trois ans après la mort de son père, nous savons qu'il a fait une donation du château et de la ferme à sa mère, à condition qu'elle paye ses dettes. Il conserve seulement l'atelier et la petite maison. C'est à ce moment-là qu'il va devenir le peintre de la Côte d'Opale, le premier peintre de Berck et une figure de *l'intelligentsia* artistique de la Côte d'Opale. Il va vivre dans un cabanon construit sur la plage, avec

en haut d'un mât un panier en osier percé, pour se moquer un peu de lui-même. On sait qu'à l'époque il donne ses œuvres, il ne les vend pas.

Après la guerre de 1870, où la famille a perdu tous ses revenus, ce n'est pas la meilleure façon de pouvoir conserver le niveau de vie qui était le sien : il avait, comme son père, une loge à l'Opéra, et un train de vie dispendieux.

Il ne reviendra guère à Andrésy.

Un autre tableau qui pose problème est « Le Chaland ». Cette œuvre a été exposée au Salon, mais le mélange de sujets fait qu'on ne peut pas reconnaître un endroit précis. Licence d'artiste ? D'autres tableaux peuvent également se situer à Andrésy, Chatou, Bougival ou ailleurs sur la Seine.

Par un concours de circonstances, j'ai été approché par la petite fille de Stanislas Badel, un négociant qui a racheté le château et la ferme. Elle m'informe que, Ludovic ayant vendu la propriété meublée, une partie des tableaux de la collection de son père se trouve actuellement dans la famille de Stanislas Badel. Voici donc un tableau avec César, son chien, un griffon d'Ecosse, avec dans le fond quelque chose que vous reconnaissez sans doute, le château du Faÿ, et les armes des Lepic. Il est signé Charles Verlat, 1859. Le peintre est un animalier belge, un des premiers maîtres de Ludovic, qui a donc séjourné à Andrésy. Louis Joseph Napoléon invitait des artistes, dont Verlat et Louis Jadin, peintre de la vénerie impériale. Voici à nouveau le même chien César peint par Jadin. Ce motif sera gravé par... Ludovic Lepic en 1869 ! Ces tableaux et cette gravure sont donc bien le témoignage de la présence de Ludovic autour de la vénerie impériale.

La famille Badel possède également d'autres tableaux de chiens peints par les mêmes peintres, ainsi que la moitié de la bibliothèque de Louis Joseph Napoléon, avec des volumes reliés aux armes des Lepic. Ludovic, ne voulant pas s'encombrer dans la petite « Maison Rose », les a vendus avec l'ensemble de la propriété, y compris des souvenirs de son grand père : notamment une statue de Napoléon dédiée à Louis Lepic, avec le boulet qui lui était passé au ras à Wagram, enserré dans le socle de la statue.

Voici un autre chien peint par Verlat ; mais je tiens surtout à vous montrer cette vaisselle, qui était au château Lepic D'Andrésy, ornée d'un as de pique. A ma connaissance, la famille avait un autre service à Paris.

Ludovic avait une maîtresse, une danseuse. Il est resté très peu avec sa femme, même s'il a divorcé tardivement. On citait donc un bon mot à propos de la danseuse : «Elle n'était pas intéressée : au trèfle, elle préférait le pique », comme le dessin qui figure sur la vaisselle...

Ludovic a été très présent à Andrésy jusqu'en 1853 : ensuite il était attiré par Saint Péray, à cause de sa mère. Là bas, il fait de l'archéologie sur ses terres, car il fouille les grottes de Néron.

Pourquoi est-il allé à Berck ? Vraisemblablement, il a d'abord été attiré par un autre peintre qui travaillait à Cayeux sur Mer. Il a ensuite été séduit par la Côte d'Opale ; pendant huit ans il passait six mois de l'année à Berck, où il possédait un bateau qui existe encore, paraît-il. Il peignait aussi bien en mer que sur la plage, et avec le bateau il est allé en Écosse et en Angleterre.

On peut dire que Ludovic travaille par périodes : il y a d'abord les chiens, jusqu'en 1869, ensuite il se consacre à l'archéologie. A partir de 1871 il ne s'en occupe plus. Il fait des eaux-fortes, surtout beaucoup de menus pour ses amis, et des monotypes, puis il va s'intéresser à Berck et aux thèmes liés à la marine, jusqu'en 1881. Ensuite c'est l'Egypte et l'Opéra de Paris. Il devient le peintre de l'Opéra et à ce titre il dessine les costumes originaux du Cid de Massenet, de la première de Rigoletto et de Faust, ainsi que d'autres œuvres.

Même si on le dit proche des impressionnistes, il a toujours été à part : s'il a exposé à la première et deuxième exposition des impressionnistes, c'était plutôt un *dilettante* de génie. Vu ses origines, il était lié à la cour de Napoléon III et il a participé à l'organisation des fêtes, à Compiègne comme à Fontainebleau. Il n'a jamais cherché à s'imposer dans un style particulier. Il crée la société des aquafortistes et des peintres orientalistes, mais il n'est pas dans la logique de révolutionner la peinture, il est d'abord un peintre de marine.

On sait qu'il offrait facilement ses tableaux, et qu'il est resté très fidèle à sa maîtresse. Il est d'ailleurs mort dans ses bras en 1889, rue des Martyrs. Pour éviter le scandale il a été transporté nuitamment à Andrésy, où il a été enterré.

Il a été très heureux à Berck, mais également en Egypte ; on le sent en lisant son récit de voyage. On sait qu'en Egypte il a réalisé plus de 260 tableaux, à tel point qu'il est obligé de les envoyer par bateau dans des caisses. À son retour il fait une très grande exposition avec James Tissot de toutes ses aquarelles et peintures égyptiennes, ainsi que de ses aquarelles de Pompei. De tout cet ensemble, environ 400 œuvres, aucune n'est ressortie. Il s'agit là d'une énigme : l'exposition devait partir en Angleterre mais tout a disparu. S'agit-il d'un naufrage, d'un accident ? On connaît tout cela par des reproductions, mais le plus surprenant est que les tableaux de Tissot, qui faisaient pourtant partie de la même exposition, n'ont pas été perdus. Un regrettable mystère !

Ses œuvres sont surtout la propriété de la famille collatérale, les descendants du colonel d'Empire frère de Louis Lepic. Ce sont les seuls qui portent le nom, puisque Ludovic n'a eu que des filles. Ce sont eux qui ont conservé le moulage du crâne de Louis Lepic avec les marques des sept coups de sabre qu'il avait reçus à Eylau. L'un d'eux en particulier possède une trentaine de tableaux de Ludovic.

Il y a actuellement une quinzaine de ses œuvres au musée de Berck, mais la plupart de ses tableaux sont dans des mains privées. Une particularité : le musée d'Aix-les-Bains a été fondé par Ludovic Lepic en 1872. Il faisait des fouilles archéologiques au lac du Bourget, il fonde le musée pour exposer ses découvertes, il en est le conservateur à vie et il lui donne des œuvres. Certaines ont disparu, d'autres sont conservées dans l'actuel musée Faure, qui a remplacé le musée Lepic.

La famille conserve également ce qu'on appelle « le service berckois ». C'est un service de vaisselle édité par la maison Léveillé en 1886-87 avec les décors d'inspiration marine peints par Ludovic Lepic.

Le musée de Berck a pu acquérir il n'y a pas longtemps en salle des ventes un service complet, ainsi qu'un album des aquarelles préparatoires du peintre que la maison Léveillé avait conservé.